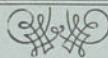


POURQUOI J'AI QUITTÉ  
LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE  
DE BRUXELLES





POURQUOI J'AI QUITTÉ  
LA  
SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE  
DE BRUXELLES

---

Je me suis toujours beaucoup intéressé à la question des origines de l'Humanité.

Aussi, en 1882, lors de la fondation de la Société d'Anthropologie de Bruxelles, ai-je été l'un des premiers à répondre à l'appel des fondateurs.

Étant à cette époque géologue professionnel, mon seul but, en entrant à la Société, était d'apprendre, et c'est, certes, ce que je pus réaliser au contact des D<sup>r</sup> Heger, des Éd. Dupont, des Vanderkindere, des Léo Errera, des van Overloop, des comte Goblet d'Alviella, des Houzeau de Lehaie, etc., dont la présence aux séances constituait le grand attrait à cette époque.

Ce fut la phase brillante de la Société; le savoir y était écouté, respecté, honoré.

Mais peu à peu les choses changèrent d'aspect,

L'élément amateur, généralement indiscipliné, fit progressivement son entrée, et comme il est admis dans ce monde spécial que le paiement d'une cotisation annuelle de 10 francs vous fait d'emblée l'égal des sommités de la Science, des discussions intervinrent, qui amenèrent petit à petit, par l'insécurité et le dégoût, la retraite silencieuse de bon nombre des membres les plus actifs et les plus dévoués à la Science.

C'est de cette époque que date le commencement de la deuxième période d'existence de la Société d'Anthropologie de Bruxelles.

Elle fut caractérisée par la lutte qu'eurent à soutenir Émile Delvaux, suivi de Cels, lorsqu'ils se mirent à traiter la question des industries primitives.

Delvaux étant géologue et en possession de connaissances étendues, était parfaitement à même d'entamer le sujet, et il lui fit faire le progrès le plus important qu'il fût possible de réaliser à cette époque.

C'est, en effet, Delvaux qui le premier démontra l'existence, dans la coupe de la tranchée de Mesvin, du premier niveau pur à Éolithes.

On se rappellera le succès très relatif qu'eut le courageux géologue, et c'est d'alors que date mon intervention dans le débat, auquel M. Mourlon prit aussi une part importante.

A ma honte, je dois avouer que c'est comme adversaire des idées et des conclusions de Delvaux que j'engageai la lutte.

Je croyais alors aveuglément à l'efficacité des actions naturelles dans la production des retouches observées sur les silex mesviniens de Delvaux, et c'est en essayant de démontrer pratiquement, avec preuves à l'appui, la réalité de cette efficacité, que je me démontrai à moi-même leur complète inanité.

Mais pendant cette évolution, Delvaux, miné par la maladie qui devait finir par l'emporter, avait quitté la scène, et le silence s'était rapidement étendu sur ses travaux et sur ses découvertes.

La plupart des géologues, absorbés par les levés géologiques, avaient aussi déserté les séances.

C'est alors que nous entrons dans la troisième phase de l'existence de la Société.

Delvaux disparu, celle-ci prit bientôt la fonction définitive conforme à ses aspirations : elle s'endormit.

L'amateurisme impuissant n'avait pu opposer à Delvaux que des sarcasmes, et, d'autre part, pour ce qui me concerne, je n'avais pas le loisir de continuer son œuvre.

Nous en étions au coup de feu des levés de la Carte géologique, qui devait être terminée pour 1901.

C'est à une circonstance fortuite que je dois d'être rentré en scène.

Vers 1897, j'entrepris le levé des environs d'Ypres, et au cours de mes travaux, je rencontrai, vers le sommet des collines de Staden, sous la couche de sable moséen de la moyenne terrasse de

la vallée de la Lys, le cailloutis à industrie primitive qui devait, plus tard, recevoir le nom de Reutelien.

Me jugeant trop peu connaisseur pour pouvoir conclure en toute sécurité, je m'adressai à M. van Overloop, qui eut la bonté d'examiner les pièces et de m'en donner l'explication.

C'est fort de cet avis que je présentai mes silex du Stadenberg à la Société. Elle les accueillit avec la même malveillance que celle avec laquelle elle avait accueilli le Mesvinien de Delvaux.

Quelques critiques sans portée furent émises, et ce fut tout.

Ce début n'était pas encourageant, aussi je reportai ailleurs mon activité, me bornant à exposer de temps à autre des observations isolées.

C'est surtout à partir de l'année 1900, qu'ayant terminé les levés des nombreuses feuilles de la Carte géologique qui m'avaient été attribuées, je commençai à me spécialiser dans l'étude approfondie et détaillée des terrains quaternaires et modernes.

Les ramasseurs de silex ayant exploré le sol de quelques régions de notre territoire, croyaient avoir épuisé toutes les ressources préhistoriques du pays; aussi furent-ils surpris par l'annonce de quelques découvertes nouvelles; toutefois, comme j'en étais toujours à la période de recherches, je réservai mes communications.

Quelques travaux épars et espacés sur les pierres

taillées et autres instruments du Congo, sur l'industrie des fonds de cabanes de la Hesbaye, etc., qui, vu surtout leur portée locale, furent reçus sans marques d'hostilité par l'assemblée formée habituellement par cinq ou six membres, suffirent amplement à satisfaire l'activité peu dévorante de la Société.

En décembre 1905, je fus subitement porté à la présidence.

Élu régulièrement, j'acceptai cette charge, et c'est à partir de ce moment que commença le malentendu qui vient de recevoir sa solution.

M'imaginant — bien à tort — que le néophobisme avait diminué d'intensité, et mes fonctions et mes goûts m'empêchant de devenir un président décoratif, j'eus l'illusion de croire qu'au moins je pourrais être un président actif, et je me décidai à faire des communications lorsque l'ordre du jour des séances ne serait pas trop chargé.

Bref, j'acceptai, par dévouement, un office certainement fort utile.

Malheureusement, vu l'activité normale des cinq ou six membres assistant aux séances, les trous de l'ordre du jour étaient toujours nombreux et criards; souvent la séance entière n'était qu'un trou, d'où sollicitations du Secrétaire général toujours plus pressantes.

Je me résignais alors à exposer devant des chaises vides les dernières nouveautés de la Préhistoire.

Mais il paraît que, même en ces circonstances, j'agaçais horriblement les auditeurs, venus pour toute autre chose que d'écouter des nouveautés.

Ils attendaient simplement de moi l'annonce de la rencontre sensationnelle d'un « p'tit silex » entre Steenockerzeel et Vivier-d'Oye, et j'arrivais, le malheureux, avec des considérations sur les gisements de la vallée de la Vezère, sur ceux explorés par M. le professeur Commont à Saint-Acheul; sur les admirables séries de silex éolithiques et paléolithiques d'Égypte et de Tunisie reçues en don du célèbre explorateur le D<sup>r</sup> G. Schweinfurth; sur les fouilles des directeurs des Instituts physiologiques de Göttingen et de Greifswald, D<sup>r</sup> Max Verworn et D<sup>r</sup> Bonnet, dans les gisements éolithiques du Cantal, etc.

C'en était vraiment trop! Le président, toujours lui! et avec des communications à détruire le cerveau d'un amateur!

Rapidement une opposition se forma, certains critiquèrent non seulement mes moindres conclusions, mais même celles que je n'avais jamais exprimées ni pensées, et je voyais arriver avec joie ma délivrance en décembre 1906 lorsqu'un fait, en apparence sans importance, vint brusquer les événements.

En recevant le dernier fascicule de 1905, — d'un an en retard, — j'y vis, à propos de bibliographie, un incroyable article signé des initiales d'un jeune novice, ne possédant même pas les premiers rudiments de la science.



J'écrivis aussitôt au Secrétaire général cet ultimatum : démission immédiate du Président ou rétractation et réparation.

Dans un entretien que le Secrétaire général me demanda, celui-ci me fit un discours en trois points — comme il me l'annonça lui-même — : 1° le Secrétaire général a pour ma personne et pour mes travaux la plus grande estime; 2° le ciel n'est pas plus pur que le fond du cœur du rédacteur de l'article visé; 3° le mieux est de ne rien faire et de laisser les choses en l'état.

Je ne m'embarquai pas sur ce bateau si habilement présenté, et un avis protestant énergiquement contre l'article bibliographique fut élaboré de commun accord et destiné à l'impression au *Bulletin*.

Sur les assurances optimistes du Secrétaire général, nous nous quittâmes en belle humeur.

La séance du lundi 26 novembre approchait et j'étais assez curieux de voir ce qui allait se passer, certain du reste que nous n'avions fait qu'un replâtrage.

En effet, dès mon entrée dans la salle, je fus surpris du nombre inaccoutumé des présences. Il y avait au moins treize membres!

Le ban et l'arrière-ban des mécontents et des muets avaient été rassemblés en vue de la « grande bataille ».

Ces braves gens étaient persuadés que j'étais à la fois fier et honoré d'être leur président, désireux de me cramponner à la place, et ils étaient bien décidés de me le faire payer cher.

La séance commença par une bizarrerie.

Un membre de province avait écrit, dans le courant de 1905 à un confrère bruxellois, une lettre dont j'eus immédiatement connaissance et qui renfermait plusieurs insinuations désobligeantes pour moi (1).

Ce membre avait subitement éprouvé le besoin de rendre sa missive publique.

Dans cette lettre, il était beaucoup question des fameux silex artistiques de feu Harroy, que l'on tente charitablement d'assimiler aux Éolithes.

Sentant à plein nez le brûlot, je décidai de le faire exploser sans retard, et après lecture, je me mis à résumer la question en rappelant que l'habitude de notre regretté confrère étant de ne jamais s'inquiéter de l'âge des gisements et de ne s'absorber que devant les caractères prétendument artistiques de ses pièces, il n'y avait pas lieu de s'y attarder plus longtemps.

Du reste, ajoutai-je, Harroy n'a jamais parlé d'Éolithes.

Aussitôt, un avocat bien connu par l'aménité de son caractère et par ses connaissances à la fois spé-

---

(1) Une phrase, notamment, annonçait que de terribles secrets allaient être bientôt dévoilés concernant l'authenticité de certaines pièces paléolithiques dont j'avais parlé. C'est là précisément ce qui m'avait engagé à présenter, dès le commencement de 1906, un mémoire sur les preuves de l'authenticité de ces pièces. Ce mémoire est imprimé. Quant au terrible secret, il n'a pas encore été dévoilé.

ciales et étendues en numismatique, en archéologie, en paléographie, en histoire, en préhistoire, en anthropologie, en géologie, en paléontologie et en architecture, demande la parole et dit textuellement :

*M. Rutot vient de nous dire qu'Harroy n'a jamais parlé d'Éolithes; je donne au Président un démenti formel.*

J'avais tiré dans le mille!

A peine lancé, le brûlot avait sauté.

C'est ce que j'attendais pour me lever, mettre mon chapeau et m'en aller en jetant à l'assemblée ébahie, ma démission de président et de membre de la Société.

La « grande bataille » était terminée.

\*  
\* \* \*

Et maintenant voilà nos vœux à chacun accomplis. Me voilà libéré d'un cauchemar et la Société d'Anthropologie de Bruxelles pourra remettre en pratique sa chère devise : *Enfin seule... Dormons en paix.*

\*  
\* \* \*

Je laisse à penser ce que ma conduite va me valoir de potins de toutes sortes : articles de journaux, pamphlets, etc.

A l'heure présente, j'en connais déjà un bon paquet.

Je parcours toute cette littérature avec une douce philosophie amusée et je m'écrie en souriant :  
« Voilà la Gloire »!

1<sup>er</sup> décembre 1906.

A. RUTOT.



---

HAYEZ, imprimeur des Académies royales, Bruxelles.